

À BOUT
PORTANT



GAUMONT
Présente

GILLES
LELLOUCHE

ROSCHDY
ZEM

GERARD
LANVIN

ELENA
ANAYA

À BOIT PORTANT

Un film de
FRED
CAVAYÉ

Une production
LGM FILMS & GAUMONT

SORTIE LE 1^{er} DECEMBRE 2010

Durée : 1h25

Site officiel : www.gaumont.fr

Site presse : www.gaumontpresse.fr

DISTRIBUTION / GAUMONT :

Quentin Becker / Carole Dourlent
30 av Charles de Gaulle - 92200 Neuilly/Seine
Tél : 01.46.43.23.06 / 23.14

PRESSE :

Laurent Renard / Leslie Ricci
53 rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél : 01.40.22.64.64

A man in a dark jacket and light shirt is running through a narrow alleyway between buildings. The scene is heavily tinted with a blue color. The man has a determined and urgent expression. The perspective is from a low angle, looking up at the runner as he moves towards the camera. The buildings on either side are multi-story and have a utilitarian appearance. The overall mood is one of high-stakes action and suspense.

SYNOPSIS

Tout va pour le mieux pour Samuel et Nadia : lui est bientôt infirmier et elle, attend son premier enfant. Mais tout bascule lorsque Nadia se fait kidnapper sous l'œil impuissant de Samuel. A son réveil, son portable retentit : il a trois heures pour sortir de l'hôpital dans lequel il travaille un homme sous surveillance policière. Le destin de Samuel est désormais lié à celui de Sartet, une figure du banditisme activement recherché par tous les services de police. S'il veut revoir sa femme vivante, Samuel doit faire vite...

ENTRETIEN AVEC FRED CAVAYE. Réalisateur

Comme **POUR ELLE, A BOUT PORTANT** est une histoire d'amour menacée par la fatalité. Est-ce pour vous un des moteurs essentiels du thriller, du suspense ?

Oui, c'est forcément toujours plus intéressant quand ce sont des personnages ordinaires qui se trouvent confrontés à des situations extraordinaires. Le spectateur a alors plus de facilité pour s'identifier à eux, à plus forte raison dès lors qu'il s'agit d'un homme et d'une femme amoureux. Un aide-soignant qui est prêt à tout pour sauver sa femme enceinte menacée est plus proche de moi que James Bond... même si j'adore James Bond ! C'est un principe vieux comme le monde pour raconter des histoires : il y a la prisonnière dans le donjon et le garçon qui doit la délivrer. L'idée d'**A BOUT PORTANT** nous est venue pendant le montage de **POUR ELLE**. Comme j'avais pris beaucoup de plaisir à tourner les scènes d'action de **POUR ELLE**, j'ai dit à Guillaume Lemans, mon complice scénariste : « Il faudrait que notre prochain film soit encore plus tendu, encore plus sur l'action, et qu'il se déroule entièrement sur le rythme de la dernière demi-heure de **POUR ELLE**. Une sorte de course effrénée sur une journée ou quelque chose comme ça. » On a commencé à réfléchir, on en a un peu parlé autour de nous et on nous a dit : « Faire un film qui va vite tout le temps ce n'est pas possible ». Je crois que c'est ça justement qui nous a donné envie d'essayer ! J'avais le désir d'aller plus loin encore que dans **POUR ELLE**, de monter la barre d'un cran et d'associer le destin de ce Monsieur Tout-le-monde aux prises avec des événements extraordinaires à quelqu'un qui est tout sauf ordinaire : un gangster un peu "melvilien", un sphynx, quelqu'un de dangereux et de menaçant qui ne parle pas beaucoup... On a donc cherché comment un type banal pourrait se retrouver lié à un vrai gangster, sans autre alternative que de faire cause commune avec lui. Et de devoir affronter avec lui policiers et truands. De là est née l'idée de l'hôpital où cet aide-soignant est obligé de faire sortir ce bandit blessé...

Vous aviez déjà l'idée de l'enlèvement de sa femme enceinte ?

Je ne sais plus. En tout cas, elle est venue très vite. La femme de Guillaume était enceinte à ce moment-là, je pense que c'est ce qui nous a donné l'idée même si lui avait quelque réticence à décrire des situations où une femme enceinte était martyrisée ! Mais c'est le but du jeu de ce genre de film : plus la personne est en situation de fragilité, et plus c'est ludique de faire craindre au spectateur ce qui va lui arriver... Avec Guillaume, quand on écrit, on se pose toujours la question de manière simple : qu'est-ce qui va pouvoir faire courir notre « héros » le plus vite possible ? Qu'est-ce qui va être le plus anxiogène pour lui ? Donc, non seulement, on lui enlève sa femme mais en plus elle est enceinte ! Et puis, je n'avais jamais vu de course poursuite au cinéma avec une femme enceinte. On s'est même demandé à un moment donné si ce n'est pas son mari infirmier qui allait devoir l'accoucher ! Et puis, on s'est dit que ça risquait de

faire beaucoup...

Justement, à quel moment vous vous dites : « Là, on frôle l'in vraisemblance, là, on va trop loin » ? Et comment vous en apercevez-vous ?

C'est un peu une question d'instinct. Et d'équilibre. C'est du cinéma, on est donc dans la réalité + 1 ou + 2, ou plus. A nous de voir jusqu'où on peut aller dans la crédibilité... On peut être à la limite - tout l'aspect ludique de ce genre de films vient de ça. Il faut juste veiller à toujours rester plausible. Dans la vie aussi, il y a beaucoup de hasards et de coïncidences, de petites chances ou de petites malchances. Lorsqu'on écrit, on essaie de voir jusqu'où on peut pousser nos idées, nos intentions, et si on pense que le spectateur a tellement adhéré à notre histoire qu'il ne risque pas d'être perturbé, on garde ce qu'on a écrit... Tout le jeu est d'avancer sur un fil, de charger un peu l'histoire, sans basculer...

Le film illustre volontiers le dicton populaire selon lequel il ne faut pas se fier aux apparences...

Les fausses pistes ou les hypothèses qu'on soulève, c'est un des autres côtés ludiques des thrillers, des films à suspense... Ce qu'il y a d'intéressant c'est d'entraîner le spectateur dans certaines directions sans trop en dire. Là encore, c'est comme pour la vraisemblance, tout est une question de dosage. Mais si vous réussissez à entraîner le spectateur avec vous, c'est alors encore plus bénéfique pour l'efficacité. Il a l'impression d'avoir une longueur d'avance, vous le rendez actif, et il est d'autant plus surpris quand rien ne se passe comme il l'avait anticipé ou quand les personnages se révèlent très différents de ce qu'il avait imaginé.

Le film repose donc sur une mécanique très précise, était-ce ce qui était le plus difficile dans l'écriture ?

C'était plus excitant que difficile ! En fait, je prends beaucoup de plaisir à écrire un film. La difficulté vient après quand... il faut faire lire votre première version. Vous croyez avoir votre mécanique extrêmement bien huilée, vous la faites lire et on vous dit : « Oui mais ça, ce n'est pas possible ; ça, ça ne marche pas ». Et là, il vous faut trouver une solution. Il faut avoir le courage de se confronter immédiatement aux problèmes sinon on va les retrouver à chaque étape du film : au tournage, au montage...

En quoi vous complétez-vous avec Guillaume Lemans ?

On aime les mêmes films et entre nous le ping-pong marche très bien. On décide de l'histoire ensemble, on laisse mûrir et à un moment donné un des deux se met à écrire cinq pages en trois actes. Il les envoie à l'autre qui les retravaille



et les développe, puis les renvoie au premier et ainsi de suite... Une fois qu'on a les trente pages de l'histoire, souvent je me mets seul à l'écriture du scénario. Guillaume a cette intelligence et cette humilité de faire la différence entre la forme et le fond. Il sait très bien, comme c'est moi qui vais le mettre en scène que j'ai besoin de m'accaparer le film, surtout parce que c'est à ce moment-là que je le conçois visuellement. C'est lorsque j'écris que je décide comment il va être tourné, et même comment il va être monté. Ce qui n'empêche pas bien sûr une autre étape de travail avec mes collaborateurs – directeur photo, décorateur, monteur, etc. – à la suite de laquelle beaucoup de choses peuvent changer. Mais j'ai besoin d'avoir cette base solide là avant de confronter mes idées avec les gens avec lesquels je travaille. Une fois qu'on a écrit cette première version, on ne cesse de la retravailler avec Guillaume. Sur A BOUT PORTANT, la version que j'ai tournée était la n° 64, c'est dire...

Qu'est-ce qui vous a fait penser à Gilles Lellouche pour jouer Samuel, cet infirmier pris dans un engrenage infernal ?

J'ai pensé assez vite à Gilles, une fois le scénario terminé. J'avais déjà pensé à lui en écrivant POUR ELLE quand on s'était posé la question de l'âge du personnage : 35 ans ou 45 ans ? Pour 35 ans, Gilles aurait été un bon choix. Donc, quand avec les producteurs, Cyril Colbeau-Justin et Jean-Baptiste Dupont, on a réfléchi au casting idéal d'A BOUT PORTANT, j'ai repensé à lui. C'est à la fois un Monsieur Tout le monde et un Monsieur Tout le monde de cinéma ! Il a de la bonhomie et du charme. Il peut être à la fois très charmeur et très physique. Il a un vrai pouvoir de sympathie. Quand on le voit à l'écran, on a envie d'être son copain. Même dans la vie. Il a quelque chose des "comédiens d'avant". Il est de la famille de Belmondo, de Lanvin... Et, énorme cerise sur le gâteau, c'est un acteur formidable, avec un immense potentiel. J'avais vu bien sûr ce qu'il a fait au cinéma. Même dans les petits rôles, comme dans NE LE DIS A PERSONNE ou dans MESSINE, il est formidable. Et dans le film que Jacques Maillot a fait pour Arte, UN SINGE SUR LE DOS, où il joue un alcoolique, il est littéralement époustoufflant... Dès qu'on lui a proposé le rôle, il a dit oui sans hésiter. Je pense que le côté physique, sans même parler de la course-poursuite dans le métro, l'a aussi beaucoup excité, lui qui a adoré les films de Belmondo quand il avait 10 ans ! Il s'y est préparé physiquement comme un dingue. Il savait qu'il n'y avait pas d'autre solution : pour qu'à l'image, ça fonctionne, il fallait qu'il mouille le maillot !



Et qu'est-ce qui vous a fait penser à Roschdy Zem pour jouer le gangster « melvillien » ?

Pour Roschdy, l'histoire est plus inattendue. Je n'avais pas encore démarré l'écriture d'A BOUT PORTANT, que j'ai demandé à le rencontrer parce que je pensais à l'époque qu'il serait intéressant de lui confier le rôle de Samuel. On avait pris un verre ensemble, on avait fait connaissance, je lui avais raconté l'histoire et de manière très polie, il m'avait dit : « Ça a l'air très intéressant, tu me feras lire quand ce sera écrit ». Et puis, au fur et à mesure de l'écriture, je n'arrêtais pas de me dire : « Il serait tellement mieux dans l'autre rôle, dans celui du gangster ! » et j'enrageais de ma précipitation. Une fois l'écriture terminée, une fois que j'avais eu l'idée de Gilles pour jouer Samuel, j'ai appelé Roschdy, un peu gêné : « Voilà tu vas me prendre pour un dingue mais j'ai fini d'écrire et je pense que tu serais nettement mieux en gangster ». Il m'a répondu : « Rassure-toi, quand on s'est vus et

que tu me racontais l'histoire, celui que je voulais jouer, c'était le gangster et pas l'infirmier ! » Il a lu et a accepté. Finalement, les films se font toujours comme ils doivent se faire. Le rôle lui va comme un gant. Il a ce côté sphynx, énigmatique. Il a une telle présence que même ses silences sont impressionnants...

Il s'appelle Sartet comme Delon dans LE CLAN DES SICILIENS ...

Quand j'ai écrit ce personnage, je cherchais un nom que je voulais simple, très français, presque banal et c'est le nom qui m'est venu ! Ça m'a amusé et je n'ai pas repoussé l'idée. C'était même une manière d'hommage. Par politesse, même si je n'étais pas obligé, j'ai appelé Alain Delon pour le prévenir. Il s'est montré enchanté...

Vous n'avez pas hésité à proposer à Gérard Lanvin un rôle-clé mais secondaire...

Dans le scénario, il y avait aussi l'idée – pour compliquer un peu plus les choses ! – d'une sorte de guerre des polices. Et, en plus, alors qu'on commençait tout juste le casting, je me suis dit que le film était très masculin et que ce serait intéressant de féminiser certains rôles. Du coup, le fait que certains personnages secondaires soient des femmes rendaient les situations encore plus effrayantes... Donc, puisque j'avais décidé de féminiser l'un des deux grands flics qui se font la guerre, il fallait que l'autre ait encore plus de poids, de présence physique... Et j'ai pensé à Gérard Lanvin que j'aime depuis... que j'aime le cinéma ! D'autant que j'écris très peu dialogué, que j'aime bien au cinéma que ce soit l'image qui raconte et pas les dialogues, et que quelqu'un comme Gérard n'a pas besoin de beaucoup parler : il suffit qu'il soit devant la caméra pour qu'on y croie. Mais ça restait un petit rôle... Je ne savais pas s'il accepterait. Mes producteurs étaient justement en train de travailler avec lui, je lui ai fait une visite sur le tournage du FILS A JO, de Philippe Guillard. On a passé deux heures ensemble. J'étais à la fois impressionné et enthousiaste. Ça a été entre nous une vraie rencontre. Son oui a été, pour moi, un grand bonheur. Et pour le film, un vrai cadeau.

Autre choix inattendu, puisqu'on parle des flics : Mireille Perrier, plus habituée au théâtre et aux films d'auteur qu'aux films de genre...

En face de Gérard, il fallait une femme forte, en tout cas impressionnante, à qui on ne la fait pas. Il fallait que ce soit le pendant du rôle de Gérard. Ces deux grands flics sont les mêmes, ils sont tout aussi taiseux l'un que l'autre mais elle est restée fidèle à ses principes et à sa mission. Quand on a commencé à passer en revue pour le rôle les actrices d'une cinquantaine d'années, j'ai pensé à Mireille. Sans doute parce que j'avais encore le souvenir de ma première rencontre avec elle : elle jouait dans le tout premier film sur lequel j'ai travaillé, comme stagiaire régie, LE COMPTOIR de Sophie Tatischeff. J'étais son chauffeur et elle m'impressionnait beaucoup alors ! Je savais qu'elle pouvait avoir à l'image ce côté inflexible, irréductible, intransigeant... En écrivant le personnage de son adjoint, quand j'avais décidé d'en faire une femme, j'ai eu l'idée d'une femme plus jeune qui serait à l'image de sa supérieure. Je voulais qu'on se dise qu'elle allait devenir comme elle. Ce qui était intéressant ensuite, c'était de jouer sur une espèce d'ambiguïté. Est-ce qu'il y a entre elles juste un rapport d'autorité ou un rapport mère-fille ou même maîtresse et amante ? Rien qu'en les voyant,



on se pose toutes ces questions sans qu'on ait besoin d'expliquer ou de clarifier quoi que ce soit. Tous ces non dits rajoutent de la richesse, de l'intensité, de la tension au film... Même sans dialogue, on comprend qu'elles ont un rapport qui est différent, on se dit qu'elles ont quelque chose en commun, et que si, l'une des deux meurt, l'autre va forcément courir deux fois plus vite pour rattraper son meurtrier. C'est dans cette direction qu'avec mon directeur de casting, Olivier Carbone, on a cherché. Et puis on a rencontré Claire Pérot. C'est une formidable actrice qui vient de la comédie musicale. Elle avait le premier rôle de Cabaret monté par Sam Mendès.

Et qui a eu l'idée d'Elena Anaya pour jouer la femme de Samuel/Gilles Lellouche ?

Moi et... je me suis battu pour que ce soit elle ! Je l'avais vue dans MESRINE, elle crève l'écran. Dès le début, j'ai pensé à elle. Je trouvais plus intéressant que ce personnage féminin soit déraciné, loin de sa famille : lorsqu'elle est enlevée et se retrouve dans une cave, il n'y a vraiment que son mari qui puisse faire quelque chose pour elle. En plus, je trouvais sa pointe d'accent très sensuelle. Je savais que je n'avais que deux minutes pour qu'on tombe un peu amoureux d'elle et pour qu'on tremble pour elle ensuite. Il fallait qu'on croie immédiatement à son couple avec Gilles. Cette dimension romanesque est pour moi indissociable des films à suspense que je veux faire. Pour son personnage, il fallait donc que je mette tous les atouts de mon côté. Mais c'était un peu compliqué d'avoir Elena. Elle est aujourd'hui une vedette en Espagne. Elle est d'ailleurs l'héroïne du prochain Almodovar. Heureusement, ça a pu se faire... Comme il n'y a pas beaucoup de dialogues dans mes films, il me faut des sacrés comédiens, même dans les petits rôles, surtout dans cet univers-là, pour qu'ils s'imposent immédiatement, pour qu'on y croie tout de suite sans se poser de questions.

La réussite du film repose sur l'efficacité de la mise en scène mais pourtant il n'y a quasiment pas d'effets de caméra...

J'aime mieux que ça bouge beaucoup dans l'image plutôt que ce soit la caméra qui bouge. Et lorsqu'elle bouge, je veux que ce soit justifié. C'est une question de goût personnel bien sûr, mais ça va aussi avec le film. Dans les scènes d'action et dans les scènes de bagarre, je voulais qu'on voie bien les choses, que ce ne soit pas syncopé, filmé sous tous les axes, mais que ce soit rapide, sec, que ça fasse mal, qu'on se rende compte des coups portés, que ce soit réaliste. Surtout, je voulais qu'on soit tout le temps avec Gilles – ce qui n'a pas été très simple physiquement, ni pour Gilles, ni pour l'équipe ! Quand je mets en scène, c'est comme lorsque j'écris : j'enlève le gras. J'aime que tout soit justifié et vraiment au service du film. J'essaie d'adapter ma mise en scène à chaque séquence, pour la rendre le plus efficace possible, que ce soit toujours de la réalité, et surtout, qu'elle ne fasse jamais sortir le spectateur du film, que jamais la caméra ne vienne lui rappeler qu'il est dans un film... Ce qui n'empêche pas le souci du cadre, le soin de ce que raconte l'image, une certaine recherche esthétique. Je viens quand même de la photo...

... comme votre chef opérateur, Alain Duplantier, que vous aviez déjà choisi pour POUR ELLE...

J'aime bien reprendre les mêmes... Le chef opérateur, le décorateur (Philippe Chiffre), le monteur (Benjamin Weill), le compositeur (Klaus Badelt)... C'est une grande chance de travailler avec des gens comme ça... Alain est un superbe photographe et c'est un merveilleux directeur de la photo avec qui le travail commence dès la lecture du scénario et va bien au-delà de la réflexion sur l'image, sur le cadre, sur la mise en scène. Son implication sur le film est totale. Il y a dans son image quelque chose de purement cinématographique que j'aime beaucoup. J'avais repéré son travail rien que sur la bande annonce d'ANNA M., son utilisation des optiques, qui permettent de jouer sur la profondeur de champ... Ici, le pari, encore plus que dans POUR ELLE, était d'être à la fois très réaliste et très cinématographique.

L'un des moments forts du film est une longue course-poursuite dans le métro. Était-ce la scène que vous appréhendiez le plus avant le tournage ?

Oui et non. Oui, parce que c'est d'autant plus compliqué avec ce genre de scènes qu'on est sur un terrain plutôt anglosaxon, plein de lourdes références : FRENCH CONNECTION, LE FUGITIF, la saga Jason Bourne, pour ne citer que les premiers qui me viennent à l'esprit. Sauf que nous n'avons pas les mêmes moyens ! Ne pas avoir les mêmes moyens, ça veut juste dire qu'on a beaucoup moins de temps. En plus, une course-poursuite dans le métro, ça pose des tas de problèmes administratifs, logistiques... Comme tourner Gare du Nord. Mais c'étaient des lieux auxquels je tenais, qui étaient très importants pour le film. Que l'histoire se déroule dans des lieux que tout le monde connaît, ça renforce la véracité de l'histoire et donc l'intensité du suspense. Pour tourner la poursuite dans le métro, j'ai eu quatre jours. Sauf que ma journée de travail commençait à 1h du matin et finissait à 5h. C'est-à-dire que je n'avais que quatre heures, installation comprise ! Là, vous n'avez pas droit à l'erreur. Mais c'est intéressant parce que ça met une sacrée énergie à l'équipe. Cette scène de 7mn, elle est un peu comme un climax, il ne fallait donc pas la rater. En même temps, ce n'est pas la fin du film, loin de là. Ce n'est finalement qu'une scène parmi d'autres même si elle est très forte. Mais surtout, après, il fallait pouvoir maintenir la tension et même la faire monter. C'est cela qui me préoccupait davantage, plus que le tournage de cette scène elle-même. Donc, pour répondre enfin à votre question, j'appréhendais surtout le tournage du dernier acte : la scène chez les flics qui devait être tout aussi forte, tout aussi spectaculaire, tout aussi impressionnante et qui était d'ailleurs tout aussi compliquée, mais donc tout aussi excitante, à mettre en scène...

Dans un thriller au rythme aussi soutenu, la musique joue un rôle essentiel. Vous avez à nouveau fait appel à Klaus Badelt...

C'était un tel bonheur de travailler avec lui sur POUR ELLE. Avoir pour un premier film français un compositeur qui a écrit pour Terrence Malick, pour Michael Mann, pour Sean Penn, quelle chance ! Donc, s'il était libre et toujours partant, il n'était pas question de se passer de lui. Comme la dernière fois, il s'est mis entièrement au service du film. C'est un collaborateur très précieux qui apporte une feuille supplémentaire à ce mille-feuille qu'est le film, lui donnant son vrai rythme, magnifiant les émotions, mettant en lumière les intentions et les tensions...

D'où vous vient votre passion pour le thriller ? Et quel est pour vous le thriller ultime ?

Souvent on fait les films qu'on aime voir. J'aime ce côté à la fois ludique et romanesque du thriller, du film à suspense... Pour moi, le thriller ultime, c'est PSYCHOSE. J'ai d'ailleurs un rapport singulier à PSYCHOSE. J'avais 12 ou 13 ans, je me préparais à le regarder à la télé pour la première fois, le film allait commencer, ma mère entre dans le salon et me demande : « Il y a quoi à la télé ce soir ? », je lui réponds : « PSYCHOSE d'Hitchcock ». Elle me dit : « Mais tu l'as déjà vu. » - Non, je ne l'ai pas vu. - Mais si, c'est l'histoire du type qui se déguise en sa mère pour tuer... » ! Pour la surprise, je pouvais repasser ! De cette grande frustration est peut-être né mon besoin de faire des films à suspense ! Il y a six mois, je n'ai pas fait mieux que ma mère : j'ai raconté cette histoire dans un cours de théâtre dont... la moitié des élèves n'avaient pas vu PSYCHOSE !

Il y a déjà un film de Don Siegel qui s'appelle A BOUT PORTANT...

Je n'y ai pas pensé tout de suite. Je voulais un titre efficace, marquant, presque premier degré, et comme je m'étais dit que je voulais faire un film qui aille à la vitesse d'une balle, A BOUT PORTANT m'est venu assez naturellement. Ce n'est qu'après que je me suis souvenu du film de Don Siegel avec Lee Marvin. Mais je trouvais le titre trop bien pour en changer, alors disons que... c'est un hommage !



ENTRETIEN AVEC GILLES LEROUCHE (Samuel Pierret)

Comment vous êtes-vous retrouvé impliqué dans A BOUT PORTANT ?

On s'était rencontrés avec Fred il y a quatre ou cinq ans parce qu'il voulait me proposer le rôle principal d'une comédie qu'il avait écrite mais le film ne s'était pas fait. On s'est retrouvés il y a deux ans au Festival de Cabourg. Entre temps, j'avais vu POUR ELLE que j'avais trouvé brillant, très maîtrisé et très réussi. Ce soir-là, à Cabourg, on s'est longuement parlé, on a sympathisé encore davantage et deux semaines après, il m'a envoyé le scénario de A BOUT PORTANT.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Le scénario lui-même. Sa construction implacable, ses rebondissements incroyables, son culot – comme le retour dans le commissariat à la fin, il faut oser ! Ce n'est pas si courant dans le cinéma français. J'y ai vu un parti pris risqué mais audacieux. Ça m'a fait peur et en même temps ça m'a beaucoup excité. C'est toujours motivant de tenter des choses nouvelles. Et puis, ce qui m'a beaucoup plu, c'était cette possibilité de jouer un rôle vraiment physique. Pas un rôle qui repose sur une démonstration, sur une prouesse de combat, mais un rôle où tout ce que je dois incarner – la peur, la crainte, la fuite – passe par le corps, et pas tellement par les mots. J'étais ravi de tourner un film aussi peu dialogué, et d'avoir à faire quelque chose de totalement épuré, minimaliste et physique. J'aimais bien aussi l'idée de faire un film d'action en incarnant un anti-héros, un personnage totalement commun, banal, tiré de son quotidien et plongé dans une situation extraordinaire, et qui, en plus, doit faire front avec quelqu'un qui est tout son contraire... Tout cela avec ce ton nouveau, cette modernité, cette efficacité dont Fred a su faire preuve dans POUR ELLE. Je savais qu'il avait la maîtrise qu'il fallait pour réussir ce projet. Dès que j'ai lu le scénario, j'ai dit oui. Ensuite, on s'est beaucoup vus. On a beaucoup discuté. Il me faisait écouter des musiques... C'était très motivant parce qu'il m'a fait croire à tout ça très vite. J'y suis allé sans me poser de question avec une confiance totale en lui.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Comme un chic type ! Quelqu'un de contemporain qui caractérise bien la société dans laquelle on vit, c'est-à-dire des vies pas si faciles, où on est obligé de travailler beaucoup, de se battre pour subvenir à ses besoins, pour élever sa famille

convenablement. Samuel a une femme qu'il aime, ils vont avoir un enfant, ils ont des revenus modestes mais c'est un type déterminé. Il est aide-soignant et veut devenir infirmier. Ce n'est pas du tout un héros, ou alors un héros du quotidien !, mais le destin va lui servir de révélateur. C'est un type gentil qui se retrouve vite dépassé par les événements et qui est bien obligé de leur faire face. J'aime bien que le film montre la capacité de tout un chacun à pouvoir devenir autre chose que ce qu'il est. Même si, là, Samuel n'a pas beaucoup le choix...

C'est la première fois que vous jouez un rôle aussi physique...

... ah oui !


... vous y êtes-vous préparé spécialement ?

Oui, et... heureusement ! J'ai travaillé avec un coach. Et tous les jours, pendant trois mois, j'ai couru, couru, couru. Je suis assez sportif en général mais je n'aime pas trop courir, ça m'ennuie. Il a donc fallu que je me force un peu. Mais j'ai bien fait parce que, sur le tournage, c'était quand même assez compliqué. Ce n'était que des choses fractionnées : il fallait courir très vite, s'arrêter, repartir, ralentir, tourner, repartir encore plus vite... Ce n'était jamais le même niveau d'action. C'était plus épuisant que de faire un marathon ! Dès le premier jour, j'ai compris : je me suis retrouvé dans le métro à faire cinquante fois la même scène où je cours sur le quai ! Heureusement que je m'étais préparé. C'était tellement physique d'ailleurs qu'au bout de quatre jours de tournage, je me suis foulé la cheville ! Il était 5 heures du matin, on avait fait je ne sais pas combien de fois cette scène où je descends en courant et à contre sens l'escalator du métro, je commençais à bien la maîtriser, je me prenais même pour le Rémy Julienne de Melun ! Et Fred m'a dit : « Ce serait bien, que tu tournes ton visage vers la caméra, pour qu'on te voie bien. » Evidemment, en me retournant, le pied est parti et... boum ! J'ai eu la chance d'être bien soigné très vite, et heureusement les autres scènes d'action étaient plutôt sur la fin du tournage...

Lorsque le rôle est si physique, est-ce que ça change quelque chose au niveau du jeu, au niveau des émotions ?

C'est très excitant parce que, justement, c'est du jeu pur. Quand je joue, j'ai une capacité à croire très vite en ce que je fais, j'essaye de ne pas les intellectualiser,





de ne pas les regarder ni de haut, ni de bas mais en face, à hauteur d'homme. Donc quand vous êtes dans un rôle aussi physique, vous êtes encore plus dans le jeu pur et dur. On pourrait presque dire que vous ne jouez même plus tellement c'est le corps qui dicte sa loi... Ce qui était aussi très jubilatoire pour moi, c'est que ça m'a conduit à tout jouer à l'instinct, sur la situation, au jour le jour, ce qui n'est pas du tout ma méthode normalement. D'habitude, je prépare énormément, je relis le scénario vingt fois, j'anticipe, et puis sur le tournage, je me mets dans certains états pour retrouver certaines émotions, je m'isole, je me conditionne... Là, j'ai dû le faire deux ou trois fois, notamment pour les scènes de la fin dans le commissariat, mais dans l'ensemble ce n'étaient pas des scènes que je pouvais préparer en me disant : « Voilà, je vais l'appréhender comme ça... » Quand vous êtes dans l'action tout le temps, vous devez forcément tout décider sur l'instant, sur l'instinct. Toute proportion gardée, il y avait quelque chose d'un saut dans le vide que j'ai beaucoup aimé. En plus, c'était presque aussi un plaisir d'enfant retrouvé... Faire ce qu'on ne fait pas dans la vie, qu'on ne peut pas faire, qui est interdit... Dévaler à contre sens un escalator bourré de monde, courir sur les rails du métro...

Sans parler du plaisir du fou de cinéma que vous êtes : faire comme Belmondo...

.. et le faire à sa manière, en montrant des choses différentes, en se disant : « C'est à mon tour ! ». Alors que je n'aurais jamais imaginé pouvoir faire un jour ce que mon héros de jeunesse faisait avec l'immense talent qu'on lui connaît. Bien sûr que ça nourrit aussi mon plaisir d'acteur... Il n'y avait pas que Belmondo d'ailleurs pour m'inspirer mais aussi, paradoxalement, Dustin Hoffman dans MARATHON MAN, dans LES CHIENS DE PAILLE... Je m'en suis même inspiré aussi pour le look du personnage : Samuel a la même veste qu'Hoffman dans LES CHIENS DE PAILLE !

Fred Cavayé dit qu'il voulait faire un film qui aille vite tout le temps. Est-ce que c'est un objectif qui avait des conséquences au niveau de votre implication ? Ou laissez-vous cette préoccupation à la mise en scène et au montage ?

Non, j'y pensais moi aussi. J'essayais d'insuffler une énergie sur chaque scène parce que c'est un tout. Si bien que sur le tournage, à un certain moment j'étais dans un état où il fallait à tout prix qu'on y aille. Quand j'étais chaud, j'étais chaud ! Il fallait vraiment tourner. J'adore cet état-là...

Avez-vous eu peur à un moment donné d'atteindre vos limites physiques ?

Non, mais ça, c'est le fameux truc du cinéma qui fait que, à partir du moment où il y a une caméra, les bègues ne bégaiant plus, ceux qui ont des tics n'en ont plus, etc. Devant la caméra, je suis prêt à sauter du 3ème étage. Sans la caméra, en revanche, je n'ose plus rien, je suis mort de peur. C'est quelque chose



qui me sidère : l'énergie que génère un tournage, la façon dont on peut totalement se dépasser pour un film... Il y a un effet magique. Et ça marche aussi bien avec le dépassement de soi physique qu'avec la mémoire. C'est comme s'il y avait une part enfouie du cerveau qui se réveillait, qui se mettait en mode tournage, une case qui était dédiée à ça... Tout ça pour dire que je n'ai quasiment jamais senti la fatigue pendant le tournage. Après... oui !

Quel est, selon vous, le principal atout de Fred Calvayé comme metteur en scène ?

Son savoir-faire bien sûr, mais surtout sa volonté, sa détermination. C'est une grande qualité chez un réalisateur d'avoir une vision, d'aller au bout de cette vision, de ne rien lâcher pour avoir ce qu'il veut... C'est quelqu'un qui est tellement impliqué, tellement investi dans son film... Il est dévoré par le cinéma, il ne pense qu'à ça, il ne parle que de ça. Sur le plateau, c'est une espèce de force tranquille. Il est assez sûr de lui parce qu'il a beaucoup travaillé en amont. C'est très agréable, surtout avec un projet comme celui-ci qui repose sur la précision et l'efficacité de la mécanique... Sa mise en scène est toujours au service de son propos, sans jamais chercher à se mettre en avant. C'est passionnant de le regarder travailler avec son chef-opérateur [Alain Duplantier]. Ils ont une telle complicité, le même souci du cadre et de la lumière, le même sens esthétique assez pointu. Ils se complètent vraiment bien tous les deux, ils cherchent toujours un angle différent et ils essaient toujours de se placer ailleurs que là où on l'aurait imaginé.

Dans sa course effrénée, Samuel, votre personnage, est lié malgré lui à son contraire : un vrai gangster, joué, lui par Roschdy Zem. Mais, à un moment donné, on ne sait plus très bien qui est obligé de suivre qui...

Ce qui est bien dans le scénario, c'est justement qu'ils sont liés l'un à l'autre mais que leurs rapports changent de nature selon les événements. C'est un beau duo. Et c'était excitant de jouer ça avec Roschdy. C'est un magnifique compagnon de jeu. Il joue ici une note très minimaliste aussi, il n'essaye pas de faire le méchant ou le voyou type, il joue juste le type impressionnant, fermé, menaçant. Il a un physique et un charisme naturel qui marchent très bien pour ce rôle. Et puis, définitivement, c'est un grand acteur. On ne se connaissait pas beaucoup mais on s'est tout de suite très bien entendus. Et on a beaucoup ri. Ne serait-ce que parce que ça nous faisait drôle parfois de nous retrouver tous les deux à jouer ces situations incroyables qui ne sont pas notre quotidien d'acteurs, comme si, tout d'un coup, on se voyait jouer ensemble aux cow-boys et aux Indiens ! C'est d'ailleurs pour cela qu'on avait sans doute les mêmes préoccupations tous les deux : veiller à rester crédibles, à ne pas dérapier dans un autre univers, à rester toujours connectés au réel...

Et lorsque vous retrouviez Elena Anaya qui joue votre femme...

... j'avais tout d'un coup le sentiment de jouer Hamlet parce qu'il y avait du texte ! Avec Elena, le plus compliqué était de réussir à créer immédiatement une complicité forte avec aussi peu de scènes. Leur histoire d'amour est essentielle au film, à la tension du film. On en a beaucoup discuté avec Fred avant le tournage et autant on a enlevé des dialogues au milieu du film - la peur est paralysante ou elle fait réagir, mais elle ne fait pas parler ! - autant on en a rajouté au début dans les scènes entre Samuel et sa femme. Pour faire exister leur histoire, pour donner chair à leur couple, pour humaniser le personnage de Samuel, pour qu'on ait de la sympathie et donc de la compassion pour eux. Il fallait les rendre amoureux pour qu'on tremble pour eux. Elena aussi, c'est une actrice fantastique, en plus d'être très belle. J'avais joué avec elle dans MESRINE et je l'avais trouvée étonnante. Elle tenait tête à Vincent Cassel avec une force incroyable...

Dans MESRINE, il y avait aussi Gérard Lanvin mais vous n'aviez pas de scène avec lui. Là encore, vous ne faites que vous croiser...

On échange juste un regard ! J'espère qu'on finira par vraiment jouer ensemble dans un film car c'est quelqu'un que j'aime beaucoup. On parlait de Belmondo tout à l'heure mais quand j'avais 15 ans, j'étais tout aussi fan de Gérard. C'était mon idole. Avec sa gouaille, ce petit accent parigot... J'ai vu LES SPECIALISTES des dizaines de fois ! Si on m'avait dit que je ferais un jour du Belmondo sous le regard de Gérard Lanvin...



ENTRETIEN AVEC RUSCHDY ZEM (Hugo Sartet)

La première fois où Fred Cavayé vous a parlé d'A BOUT PORTANT, il vous voyait dans le rôle de l'infirmier et pas du gangster...

Oui, il était là en train de me raconter le film et de m'expliquer les deux personnages et plus il avançait dans l'histoire et plus je me voyais dans l'autre rôle que celui qu'il me proposait !

Pourquoi ?

Avec l'expérience, je commence à mieux me connaître et à savoir quels rôles je peux interpréter. Il y a des personnages, je sais que si je les accepte, je risque d'être en sur-jeu... Mais finalement, tout s'est bien enchaîné puisque, après avoir terminé l'écriture du scénario, c'est le rôle du gangster que Fred m'a proposé. Un rôle dans lequel je me sens mieux. J'aime bien ces deux personnages parce qu'avec eux, on est un peu dans le fantasme. Ils sont dans une situation extraordinaire et réagissent d'une façon ordinaire, presque improbable. On est dans les codes du cinéma grand public. J'y retrouve ce qui m'a fait rêver quand j'ai découvert le cinéma et que j'ai pensé à devenir acteur... J'adore ça.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

C'est un type dont la vie est tout sauf banale, il est confronté à des situations extrêmes - coups de feu, course-poursuite, menaces... - mais il reste perplexe, très calme, presque énigmatique. Evidemment, quand j'interprète ce rôle, je suis moi-même dans le fantasme pur. En même temps - et c'est ce qui donne sa force au film - il y a une vérité dans la mise en scène de Fred qui fait qu'on n'est pas dans l'exagération. Chez Fred, il y a toujours la volonté de ne pas se couper de la réalité. Il s'agit certes d'une situation extrême mais à laquelle, grâce à la manière dont il la raconte, on peut croire. C'est ce mélange de fantasme et de réalité qui était intéressant, aussi bien à la lecture qu'au niveau du jeu. Jouer ce type impassible, un peu froid même, face à ce chaos terrible, ça m'excitait.

Votre personnage s'appelle Sartet comme Delon dans LE CLAN DES SICILIENS...

Ce clin d'œil m'amusait. En plus de jouer dans un film d'action pur, d'explorer un territoire qui ne m'est pas tout à fait naturel, c'est un vrai plaisir. Tout acteur je crois, en tout cas moi, rêve d'être éclectique. Quand on aime le cinéma, il me semble qu'on aime tous les cinémas. En tant que spectateur, en tant que jeune adolescent, c'est le genre de films qui m'a fait venir dans les salles dans un premier temps. Après, quand j'ai grandi, j'ai cherché des films plus pointus, mais c'est parce qu'il y a d'abord eu les films d'action que je suis allé ensuite vers le cinéma d'auteur.

Fred Cavayé dit qu'il a voulu faire « un film qui aille vite tout le temps », est-ce que cela a une incidence sur votre jeu ?

En fait, ce qui est difficile dans ce genre de film, c'est le peu de dialogues. Tout d'un coup, juste d'ouvrir une porte et d'entrer dans une pièce peut être très déstabilisant car on avance sans notre béquille habituelle : le texte. Générale-

ment, sur un plateau, on se dit qu'on va dire telle phrase de telle manière et que ça va faire passer telle intention. Ici, ce n'est pas possible. On ne peut pas se reposer là-dessus. Tout doit passer par le regard, par l'expression, par l'attitude, par le corps, et c'est difficile de savoir à quel moment il faut en faire un peu, un peu plus ou pas du tout. J'ai décidé, en accord avec Fred, de jouer la carte de l'homme impassible. Ce qui n'empêche que je ne cessais de me demander : « Mais là, ce n'est pas trop impassible ? » Cela tient un peu de l'exercice de style. Je pourrais apparenter ça à du mime ou au travail du masque. Finalement, l'essentiel était d'assumer ce personnage, d'y croire moi-même. Une fois que je l'ai assumé, tout est venu naturellement. D'autant qu'on s'appuie sur une histoire solide, sur un scénario très bien construit où les rapports de ces deux personnages ne sont jamais figés, jamais convenus...

A BOUT PORTANT est avec GO FAST un des films les plus physiques que vous ayez faits. Cela vous a-t-il demandé une préparation particulière ?

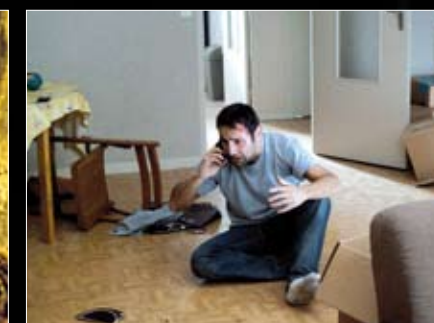
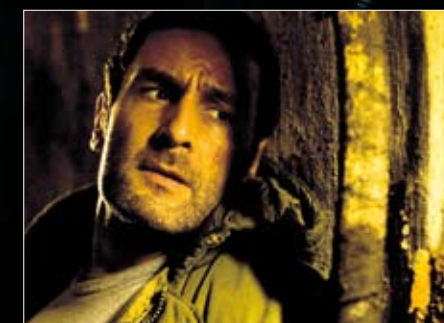
Ce sont des films qui se préparent un peu comme un match important ou un semi-marathon. Je ne sais plus qui disait : « Un bon acteur, c'est un acteur en bonne santé » mais je trouve ça assez juste. Surtout pour un film comme A BOUT PORTANT. Et pas seulement pour les courses poursuites. Le simple fait d'attraper quelqu'un par le col et de le coller contre un mur, et de refaire ça quasiment cinquante fois, entre la mise en place, les répétitions, les prises, les différents axes, je vous assure que ça laisse quelques courbatures...

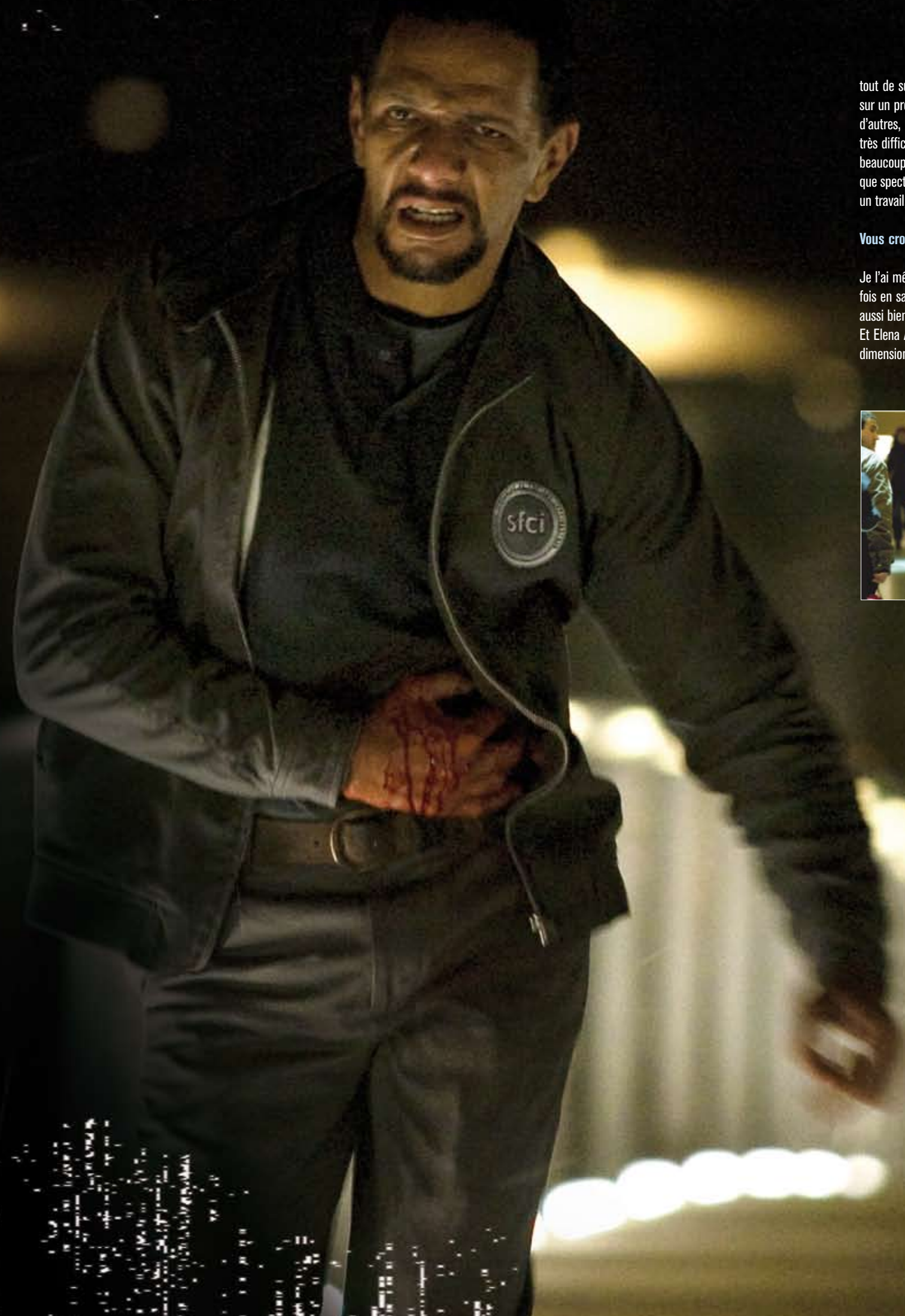
Qu'est-ce qui vous a frappé lorsque vous avez rencontré Fred Cavayé ?

Fred donne toujours l'impression de sortir d'une salle de cinéma et d'avoir encore les yeux pleins de lumière. C'est ce que j'ai aimé chez lui. Il assume ce côté gamin ébloui, ravi d'être là où il est. Devant l'équipe technique, devant les acteurs, devant la machine qu'est le cinéma, il assume pleinement son plaisir. Fred a une idée extrêmement précise de ce qu'il veut. C'est quelqu'un qui est très dur à... embrouiller ! On le sait, on est un peu des embrouilleurs, nous autres les acteurs. Avec lui, ça ne marche pas. C'est quelqu'un d'exigeant, d'obstiné, de têtu même, qui obtient toujours ce qu'il veut, mais avec beaucoup de délicatesse. Il a une vraie passion pour le cinéma. Et une vraie connaissance. J'aime beaucoup la manière qu'il a de mettre en scène, sans partir dans tous les sens, dans tous les axes, avec une caméra à la fois inventive, réfléchie et efficace. Il ne se dit pas : « film d'action, donc caméra nerveuse ». Sans vouloir faire de comparaison, on sent bien qu'il est plus inspiré par Michael Mann que par les clipeurs à la mode. Il s'entoure d'excellents collaborateurs comme Alain Duplantier, son chef-opérateur, qui fait une lumière formidable, à la fois réaliste et très cinématographique. Fred et lui, c'est un vrai binôme. Ils se complètent tellement bien qu'ils ne se parlent pratiquement pas sur le plateau. Alain Duplantier est un chef-opérateur qui aime prendre son temps, et ce temps, Fred le lui donne toujours. L'échange verbal entre eux est assez court et précis. On sent bien qu'ils ont construit un monde à eux dans lequel il est difficile de s'immiscer.

Quel type de partenaire est Gilles Lellouche ?

On ne se connaissait pas, ou quasiment pas, mais, entre nous, ça a fonctionné





tout de suite. On s'est même beaucoup amusés ensemble et on a pris quelques jolis fous rires. C'est un acteur que j'apprécie et c'est important. Quand je m'engage sur un projet, le casting est l'un des éléments, après le scénario, que je regarde en priorité. Dans certains rôles, il y a des acteurs qui me paraissent plus crédibles que d'autres, que j'admire plus que d'autres, c'est comme ça. Gilles fait partie de ceux-là. Je le retrouverais d'ailleurs volontiers sur un autre projet. Son personnage est très difficile à interpréter. Il a quand même cette carrure, cette présence et lorsqu'il joue la victime, lorsqu'il dit : « Ce n'est pas moi, je n'ai rien fait », on y croit. Avec beaucoup d'humilité, il accepte de subir. Enfin... façon de parler ! C'est un acteur qui a beaucoup de talent et, en même temps, un immense capital sympathie. En tant que spectateur, on a tout de suite envie d'aimer son personnage. Même si c'est quelque chose qui ne s'invente pas, on sent bien que derrière, il y a aussi une préparation, un travail, mais ils ne se voient jamais.

Vous croisez Gérard Lanvin le temps d'une scène...

Je l'ai même au bout de mon flingue ! Gérard fait partie de cette génération d'acteurs que j'admire. Je me souviens être allé voir LE PRIX DU DANGER trois ou quatre fois en salles... J'ai beaucoup aimé passer ces quelques jours avec lui. Ça fait partie des bonnes idées de Fred. Mais Fred est quelqu'un qui a plein de bonnes idées, aussi bien pour son scénario, pour sa mise en scène que pour son casting : Mireille Perrier, Claire Perot, tous les seconds rôles... C'est inattendu et ça renforce le film. Et Elena Anaya ! Quelle belle idée d'être allé la chercher et d'en avoir fait une femme enceinte. Même si ce sont des films d'action, il y a dans les films de Fred, une dimension romanesque essentielle, qui leur donne de l'humanité, de la vérité. Il y avait ça dans POUR ELLE. Il y a ça aussi dans A BOUT PORTANT...



ENTRETIEN AVEC GERARD LANVIN (Commandant Werner)

Quelle a été votre réaction quand Fred Cavayé vous a proposé le rôle du Commissaire Patrick Werner dans A BOUT PORTANT ?

Pour me proposer le rôle, Fred a fait un aller retour entre Paris et le Sud Ouest juste pour venir me voir sur le tournage du FILS A JO de Philippe Guillard. J'ai bien sûr été très touché par sa démarche. Il est rare en effet que les gens aient envie à ce point-là de vous prouver qu'ils ont envie de vous. Depuis quelque temps, j'ai le sentiment qu'une nouvelle génération de metteurs en scène est arrivée qui n'a pas peur de venir me dire : « On vous aime, on a envie de vous avoir avec nous dans notre film, on ne vous a jamais vu dans un emploi comme ça, ce n'est pas le rôle principal mais... » Comme si tout d'un coup mon parcours était pris en compte, alors qu'il y a encore quelques années, j'avais le sentiment avec les metteurs en scène de la génération précédente qu'il me fallait encore et encore faire mes preuves ! Ils savent dire les mots qui vous laissent imaginer que vous avez un petit peu sinon de talent au moins de savoir faire. Il y a une telle sincérité, une telle affection une telle générosité de leur part que ça fait plaisir et que ça donne forcément envie de les suivre. Ça remotive. Ils sont en quelque sorte au début de leur parcours et savent dire à ceux qui sont là depuis un moment : « Merci de nous avoir donné autant de plaisir avec vos films, et aujourd'hui qu'à notre tour, on fait des films, on aimerait vous avoir dedans pour vous prouver à quel point on a "tripé" sur toutes ces histoires que vous nous avez fait partager. » Ils vous mettent en condition de vous amuser à nouveau et d'aller vers l'incertitude sans crainte.

Comment vous a-t-il parlé de votre personnage ?

Il m'a juste dit : « C'est... un enculé ! Je ne t'ai jamais vu jouer ce type de rôle et j'ai envie de te le proposer. » Ce n'était pas le moment où on pouvait se lancer dans une grande discussion sur le thème de « l'enculé ». Je faisais un film où tout tourne autour de l'amitié, une histoire d'hommes qui s'apprécient, qui sont très proches les uns des autres, qui aiment la vie d'un même élan, un film qui, grâce à Olivier Marchal, Vincent Moscato et Philippe Guillard, se faisait dans l'amitié, et on venait me parler d'un « enculé » qui n'aimait rien ni personne ! J'ai eu le bon réflexe de me dire : « Ce mec, il est venu ici exprès, il a pris l'avion, il est arrivé sur le décor pendant la courte pause déjeuner, il reprend l'avion dans trois quarts d'heure, il m'a apporté son scénario, il m'a dit des choses très motivantes et, en fin de compte, très rassurantes, si je n'accepte pas de jouer cet enculé, c'est que je suis... un con. J'ai préféré être un enculé qu'un con ! Il m'a dit aussi tout de suite que c'était un petit rôle. Et c'est ça qui était intéressant. Je ne suis pas sûr en effet qu'on aurait supporté ce personnage comme "héros" de tout un film. C'est justement parce que c'était un petit rôle que c'était excitant à faire. Je me suis amusé à jouer ce sale type, désabusé, sans foi ni loi, à trouver son look, sa dégaine, sa gueule. Il n'est que sur un registre mais il l'explore à fond. C'est toujours intéressant d'aller vers des personnages aussi singuliers. Tout d'un coup, vous prenez du plaisir à être vraiment quelqu'un d'autre. En plus, vous devez jouer ce rôle qu'on ne vous a jamais donné face à deux acteurs qui ne vont pas vous juger mais qui vont savoir le faire avec vous : Gilles Lellouche, que j'ai rencontré au moment du lancement de MESRINE, et Roschdy Zem, qui sont deux acteurs que j'aime beaucoup... Là aussi, on est face à une nouvelle génération d'acteurs qui savent vous dire qu'ils vous aiment bien et même que vous leur avez donné envie de faire du cinéma ! Venir dix jours sur un film avec des gens comme ça, comme Fred, Gilles et Roschdy, c'est forcément partager un moment de plaisir heureux.

Comment est Fred Cavayé sur un tournage ?

C'est quelqu'un de très précis, de très exigeant, de très motivant. Et quand il est content, il ne craint pas de le dire. Il est très enthousiaste. Olivier [Marchal] et Philippe [Guillard] sont pareils. Ce sont des réalisateurs qui sont heureux d'être avec les acteurs qu'ils ont choisis. Rien ne les a obligés à venir vers vous mais quand ils viennent vers vous, ils viennent avec cette générosité, ce respect du travail qu'on a tous pour faire le mieux possible. Car ils sont très sérieux dans le travail, très articulés, très passionnés, très impliqués. Ils ont été élevés avec des idées précises de montage, de cadre, de mise en scène... Ils savent ce qu'ils veulent, ils ont un point de vue et en même temps, on peut discuter avec eux, ils sont ouverts. Mais surtout, ils ont envie et leur envie ne peut que vous porter. Je me souviens de Fred le premier jour où je suis arrivé sur le plateau. Il avait l'air tellement content. Moi pourtant... j'avais le trac comme jamais ! Vous débarquez là, alors qu'ils sont tous ensemble déjà depuis une vingtaine de jours, vous vous êtes fait une nouvelle tête en huit jours, vous devez être face à deux acteurs que vous aimez et qui vous aiment, avec des producteurs que vous aimez et qui vous aiment, qui ont produit votre film précédent et produisent aussi le suivant, qui sont entrepreneurs, enthousiastes, compétents, passionnés, vous devez jouer un rôle que vous n'avez jamais joué... Je peux vous dire que vous n'en prenez pas large ! Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu ce sentiment et... c'est bien agréable.



ENTRETIEN AVEC ELENA ANAYA (Nadia Pierret)

Avez-vous été surprise quand Fred Cavayé vous a proposé le rôle de Nadia ?

Surprise et fière d'être demandée pour la deuxième fois par un réalisateur français, après Jean-François Richet pour MESRINE ! Fred m'a appelée en me disant qu'il me voulait pour le rôle de Nadia. J'ai lu le scénario, j'ai vu POUR ELLE et aussi son premier court métrage, J. J'ai tout aimé ! Puis je suis venue à Paris pour le rencontrer. Et j'ai eu en encore plus envie de travailler avec lui.

Qu'est-ce qui vous touche dans le personnage de Nadia ?

C'est moins le rôle qui m'a décidé que l'envie de faire partie de cette aventure, de travailler avec Fred. Je me disais aussi que ce serait amusant d'être dans un vrai film d'action, dans un film à suspense, dont le point de départ est une histoire d'amour menacée. Nadia, c'est un petit rôle mais c'est le moteur de l'histoire. Il faut donc qu'on croie à elle immédiatement sinon la course du personnage joué par Gilles perd tout son sens. Ça me plaisait bien d'être cette femme enlevée qui ne sait rien de ce qui se passe, qui ne comprend rien à ce qui lui arrive et qui est juste très préoccupée par sa grossesse et la menace qui pèse sur elle. D'autant qu'elle était censée ne plus bouger et rester couchée ! Il y a une autre chose que j'aime beaucoup chez elle, c'est... qu'elle ne dit pas grand chose, qu'elle exprime son incompréhension de la situation beaucoup plus à travers son regard et son corps que par des mots, et pour un acteur, c'est quelque chose de très stimulant. C'est encore plus vrai d'ailleurs dans les scènes de la fin, au milieu de cette folie qui règne dans le commissariat... Plus Nadia fuit, plus elle court et plus le danger est grand pour elle. Plus elle cherche à se sauver et plus elle se met, et son enfant avec, en danger. Il y avait donc pas mal d'émotions différentes à jouer mais presque sans dialogues, et c'est vraiment excitant.

Justement quel était le plus grand défi pour vous ? De jouer en français, même si elle ne parle pas beaucoup, ou de jouer une femme enceinte poursuivie ?

Rien de tout cela. De jouer dans une autre langue que la sienne, c'est souvent un supplément d'inspiration, d'autant que j'avais un très bon coach, Victoria Saez, la même que celle qui m'a aidée sur MESRINE. Et jouer une femme enceinte, c'est simplement être davantage encore sur la sensibilité, sur l'inquiétude... En fait, je crois que ce qui m'a fait le plus peur, c'est lorsqu'il arrivait qu'on s'échappe un peu du script pour improviser. J'avais très vite l'impression d'être perdue mais aussi bien Fred que mes partenaires ne manquaient pas de venir rapidement à mon secours.

Comment définiriez-vous Gilles Lellouche comme partenaire ?

J'ai rencontré Gilles sur MESRINE et j'ai vite réalisé en travaillant avec lui à quel point c'est un très bon acteur, rapide et intelligent. Et sur A BOUT PORTANT,

jamais il n'a montré à quel point ça pouvait être un handicap pour lui qui avait un rôle si dur de travailler avec une étrangère qui ne parlait pas le français. Il a toujours été très attentif, très attentionné et très patient. Il me parlait en espagnol. Il avait des tas de scènes d'action très difficiles et très spectaculaires et quand il me retrouvait, c'est comme si, tout d'un coup, il était obligé de redescendre sur terre ! Le fait qu'on avait très peu de scènes pour imposer notre couple rendait ces scènes encore plus essentielles. Le personnage de Gilles doit faire sentir que s'il ne la trouve pas, elle va mourir et leur bébé avec. Il fallait à la fois qu'on soit très amoureux mais qu'on n'en fasse pas trop pour rester crédibles, pour ne pas tomber dans la mièvrerie, juste pour que ça sonne juste... Il fallait que ce soit normal, très simple, et très sincèrement touchant. En tout cas, c'est ce que nous avons essayé de faire...

Et la principale qualité de Fred Cavayé sur un plateau ?

Non seulement il est très passionné mais il semble fait pour faire des films, et pas seulement des films d'action. J'adore son premier court métrage qui est un des plus impressionnants que j'ai vus de ma vie, et où finalement il n'y a presque aucun mouvement de caméra, juste sa caméra en face du visage d'un vieil homme. Il y a quelque chose chez lui de très mature. C'est comme s'il avait un don, une qualité spéciale pour être derrière la caméra...

Si vous ne deviez garder qu'un moment de cette aventure ?

L'attitude de l'équipe française. Je me souviendrai toujours de leur efficacité, de leur sens des responsabilités, de leur gentillesse, de leur attention à mon égard... Et ces applaudissements après ma dernière scène le dernier jour, c'est un souvenir inoubliable. Tout le monde était là qui applaudissait, venait m'embrasser, me serrer dans les bras... Ça arrive régulièrement sur les films mais là, je ne sais pas pourquoi, il y avait quelque chose en plus. Sans doute grâce à Fred et à l'atmosphère qu'il fait régner sur son plateau. Il donne tout son cœur à tout et à tous. Et tout le monde le lui rend bien...

Était-ce facile ensuite de passer du français à l'espagnol, et d'enchaîner un tournage français et un film de Pedro Almodovar ?

Quand j'ai appris alors que je tournais A BOUT PORTANT à Paris que j'allais faire le film de Pedro, j'étais hallucinée et en même temps c'était un secret, je ne pouvais rien dire, c'était frustrant ! Forcément, c'est un cadeau formidable... Mais au fond, un film français, un film espagnol, ça ne change pas grand chose, votre travail est toujours le même. Ça change les détails de votre travail, la préparation, l'exercice de la mémoire et tout ça, mais ça ne change pas votre jeu. Le jeu vient de l'intérieur, il n'a rien à faire de la langue dans laquelle vous vous exprimez...





**Fiche
ARTISTIQUE**

Samuel Pierret **Gilles LELLOUCHE**
Hugo Sartet **Roschdy ZEM**
Commandant Werner **Gérard LANVIN**
Nadia Pierret **Elena ANAYA**
Commandant Fabre **Mireille PERRIER**
Capitaine Susini **Claire PEROT**
Capitaine Vogel **Moussa MAASKRI**
Capitaine Mercier **Pierre BENOIST**
Capitaine Moreau **Valérie DASHWOOD**
Capitaine Mansart **Virgile BRAMLY**

Entretiens réalisés par **Jean-Pierre LAVOIGNAT**

**Fiche
TECHNIQUE**

Réalisation **Fred CAVAYÉ**
Scénario **Fred CAVAYÉ**
Guillaume LEMANS
Producteur **GAUMONT**
Producteur délégué **LGM FILMS**
Cyril COLBEAU-JUSTIN
Jean-Baptiste DUPONT
Directeur de la photographie **Alain DUPLANTIER**
Musique originale **Klaus BADELT**
Montage image **Benjamin WEIL**
Chef décorateur **Philippe CHIFFRE**
Producteur exécutif **David GIORDANO**
Directeur de production **Anne GIRAUDAU**
Régisseur général **Benoît CHARRIE**
Son **Pierre MERTENS, Alain FEAT, Marc DOISNE**
1er assistant réalisateur **Michaël VIGER**
Scripte **Laurence COUTURIER**
Casting **Olivier CARBONE**
Chef costumier **Marie-Laure LASSON**
Chef maquilleuse **Catherine BRUCHON**
Chef coiffeur **Gérald PORTENART**
Chef opérateur son **Pierre MERTENS**
Responsable de post-production **Véronique MARCHAND**
Photographe de plateau **Thomas BREMOND**

MIREILLE PERRIER CLAIRE PEROT MOUSSA MAASKRI - SCENARIO FRED CAVAYE ET GUILLAUME LEMANS - MUSIQUE ORIGINALE KLAUS BADELT - IMAGE ALAIN DUPLANTIER
MONTAGE IMAGE BENJAMIN WEILL - CHEF DECORATEUR PHILIPPE CHIFFRE - PRODUCTEUR EXECUTIF DAVID GIORDANO - DIRECTRICE DE PRODUCTION ANNE GIRAUDAU - SON PIERRE MERTENS ALAIN FEAT MARC DOISNE
PREMIER ASSISTANT REALISATEUR MICHAËL VIGER - SCRIPTE LAURENCE COUTURIER (L.S.A.) - CASTING OLIVIER CARBONE - CHEF COSTUMIERE MARIE-LAURE LASSON - REGISSEUR GENERAL BENOÎT CHARRIÉ
REGLAGE CASCADES GILLES CONSEIL - PRODUIT PAR CYRIL COLBEAU-JUSTIN JEAN-BAPTISTE DUPONT - UNE COPRODUCTION LGM FILMS GAUMONT TFI FILMS PRODUCTION K.R. PRODUCTIONS
EN ASSOCIATION AVEC NEXUS FACTORY & UFUND - COPRODUIT PAR SYLVAIN GOLBERG SERGE DE POUCCQUES ADRIAN POLITOWSKI GILLES WATERKEYN AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ ET TPS STAR

LGM
FILMS

OLYMPIA
DIGITAL
DISTRIBUTION



TF1
FILMS PRODUCTION



BANDE ORIGINALE
DISPONIBLE SUR

www.gaumont.fr

